

# LE FIGARO LITTERAIRE

## Notes sur l'interprétation du rôle de Phèdre (1)

### CONSEILS A UNE JEUNE ACTRICE

(IV)

par André GIDE

L'A première scène du troisième acte de Phèdre me paraît une des plus retorses, non seulement de cette tragédie, mais de tout son théâtre ; et, partant, une des plus difficiles à interpréter convenablement. Il y faut faire appel à toute votre habileté, encore que Phèdre y paraisse d'abord battre un peu la campagne. Cette habileté, la vôtre, est celle même de Racine (et j'allais dire : cette roublardise) mais non point de son héroïne ; gardez-vous de le laisser croire : il y a de l'inconscient, dans ce personnage de Phèdre, comme dans presque toutes les héroïnes raciniennes, ou du moins de l'involontaire. Il y a ce que Phèdre dit, voulant le dire ; il y a ce qui lui échappe, ce qu'elle ose à peine s'avouer elle-même d'abord, et encore moins à Enone. Cependant le caractère d'Enone se précise et s'affirme ; elle excelle à faire le jeu du diable ; non point certes par perfidie à la manière de Narcisse, mais par dévouement ancillaire et par amour pour sa maîtresse. Ce rôle scabreux mérite d'être fortement dessiné : le peu de vertu d'Enone, sa servilité toujours acquiescente, sans vergogne et sans retenue, permet de mesurer la pudeur de Phèdre et quelle noblesse encore elle peut garder dans sa déchéance.

« La honte où je suis descendue », dit-elle ; de même que, dans l'acte précédent, elle disait à Hippolyte :

« Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue, se serait avec vous retrouvée, ou perdue. »

Mais dans le labyrinthe moral où la voici qui s'engage, c'est seule, à présent, qu'elle descend et se perd. Phèdre s'enfonce dans cette solitude, dans cet « étrangement » où nous précipite le crime et nous tient forclos.

« Suis-je assez confondue ! » C'est là ce qu'elle dit et veut dire ; mais, dans l'excès même de sa plainte, s'insinue ce qu'elle voudrait ne pas dire et qu'elle dit pourtant :

« Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur. »

Car il importe de comprendre, et l'interprète doit faire sentir, que cette honte sans contrition ne la détache nullement de sa faute. Phèdre ne renonce pas à ce qui la perd et cherche le moyen de tirer parti de sa honte même pour la satisfaction de son amour.

« Avec quoi l'homme se consolera-t-il de sa déchéance, sinon avec ce qui l'a déchu ? » disait mon Saut ; et Hebbel : « Que peut faire de mieux le rat pris au piège ? C'est de manger le lard. »

Ici, le sophisme affreux de la passion suggère à Racine le vers le plus démoniaque du rôle, à Phèdre un souvenir attendri de ses fils ; de ce fils « que je n'osais trahir ». Mais pourtant si sa passion pouvait servir aux intérêts de son fils ! Si tout de même ce fils pouvait servir à lui rattracher Hippolyte...

« Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père. »

Cela arrangerait tout : l'ambition d'Hippolyte, la fortune du fils, la passion de la mère ; ce serait comode et charmant. C'est monstrueux ; il appartient à l'interprète de le faire sentir, et que Phèdre s'aventure ici sur un des chemins de l'enfer. Il faut qu'on la sente égarée ; et si, comme il advient souvent, l'actrice dit ce vers diabolique sur un ton plaintif et tendre, tout est perdu (j'entends tout l'effet voulu par Racine) ; l'auditeur n'y voit plus qu'un sentiment maternel comparable à celui d'Andromaque lorsque, en consentant à épouser Pyrrhus (quitte à se tuer sitôt après), elle songe à « donner un père au fils d'Hector » et à

« L'engager à son fils par des nœuds immortels ».

Andromaque, ici, se sacrifie ; Phèdre, elle, sacrifie à sa passion son fils même. La veuve d'Hector n'est plus que mère ; Phèdre, plus qu'une amante, « une amante en furie » (pour reprendre les mots de Roxane). Elle en garde conscience indistincte et venait de dire :

« Sers ma fureur, Enone, et non pas ma raison. »

Le labyrinthe moral où sa raison s'égaré ne présente plus pour elle d'issue qu'en enfer, et c'est là ce que, dans ce vers frelaté de tendresse angélique, vous devez faire comprendre et sentir.

Direz-vous que je souligne à l'excès, que je noircis le trait ? Sans doute, car la touche de Racine reste discrète, comme toujours, et le sous-entendu importe autant et plus que l'exprimé. Phèdre a perdu, non la conscience, mais le con-

trôle d'elle-même. Par votre jeu, pourtant discret et comme en retrait, autant que les vers mêmes de votre rôle, vous devez marquer que Phèdre ne se possède plus.

Mais elle n'est encore qu'à ses débuts en enfer. Gardez en réserve, comme Racine vous y invite, de quoi l'y enfoncer davantage. « Le génie, écrivais-je jadis, c'est le sentiment de la ressource » ; et nulle part Racine n'a mieux qu'ici montré la ressource de son génie. La première scène du troisième acte, si belle en soi pourtant, Racine ne l'invente sans doute que pour amorcer l'extraordinaire rebondissement du quatrième acte. Ce rebondissement admirable lui fut reproché par de stupides critiques, qui ne consentirent à voir dans l'amour d'Hippolyte pour Aricie qu'une concession au goût du temps. Il est vrai qu'ici



Sarah BERNHARDT dans le rôle de Phèdre (Photo Neurdein) (P. W. 5996).

Racine quitte Euripide... Suivons Racine.

L'insensibilité présumée d'Hippolyte rassure Phèdre qui reconstruit là-dessus son espoir :

« Il a pour tout le sexe une haine fatale ».

affirme Enone en un des rares vers médiocres de la pièce. Du moins ce vers dit-il précisément ce qu'il veut dire. Et Phèdre se blouse, accepte d'avoir été repoussée par un innocent, un sauvage qui, sans doute

« Entend parler d'amour pour la première fois ».

Oui, c'est peut-être là l'explication, la raison de sa confusion, de sa résistance :

« Peut-être sa surprise a causé son silence ».

Allons ! Il est encore permis d'espérer.

La jalousie va précipiter Phèdre au plus profond de la géhenne. Songez, en graduant vos « effets » de longue main, à ménager pour le quatrième acte l'accent le plus intense, le plus désolé, que vous aurez gardé jusqu'alors en réserve.

« A quel nouveau tourment je me suis réservée ».

Il importe de justifier par avance ces vers (il n'en est pas de plus beaux) :

« Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports, la jureur de mes vœux, l'horreur de mes remords, Et d'un refus cruel l'insupportable injure, N'était qu'un faible essai du tourment que j'endure. »

Ne laissez pas faire valoir les allitérations « fureur... feux », « horreur... remords », qui n'ont rien de recherché ni de factice, et font régner, dans la détresse même, une harmonie, malgré tout, seraine.

« Et d'un refus cruel l'insupportable injure ».

Quoi ! c'est donc là tout ce que retient Phèdre de sa déclaration cynique à Hippolyte ? C'est là ce que devient, à la faveur de sa jalousie, la rebuffade du chaste : une « injure insupportable ». Du moment que cette chair convoitée, que cet adolescent inaccessible a cessé d'être à ses yeux.

« Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter ».

sa résistance, son retrait devant les transports de Phèdre en chaleur, devient « injure » ; une injure « insupportable » pour la reine qu'elle n'a cessé d'être, maîtresse de tout, fors d'elle-même. Cet Hippolyte, on peut donc l'avoir ; mais c'est une autre qui l'a.

Je vous parlais tantôt du rire tragique ; c'est ici ou jamais qu'il peut et doit se faire entendre, strident, atroce. Déjà ce même rire accompagnait la flèche empoisonnée d'Hermione :

« Mais, Seigneur, en un jour ce serait l'impécation sublime et terrible d'Oreste :

« Grâce aux dieux ! Mon malheur passe l'espérance ! »

Un rire dont l'honnête Corneille restera toujours incapable. Il y a quelque satisfaction d'orgueil à culminer, fût-ce dans la détresse et l'horreur ; à se voir un « modèle accompli », fût-ce du malheur. Fouettée par la jalousie, Phèdre éprouve un sursaut d'énergie pour rire d'elle-même et de son propre désespoir ; une satisfaction affreuse à faire parade, devant Enone, d'une détresse parvenue à son comble :

« Enone, qui l'eût cru ? J'avais une rivale. »

Je ne puis imaginer les vers qui suivent :

« Ce tigre que jamais je n'abordai sans crainte, Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur ».

dits autrement qu'avec une ironie sarcastique, et que, dans une sorte d'éclat de rire cruellement triomphal, proféré le cri de détresse :

« Aricie a trouvé le chemin de son cœur. »

Si donc vous vous sentez capable du rire tragique (sous condition qu'il ne paraisse pas affecté), allez-y ! C'est ici qu'il le faut oser. (Et sitôt après cet éclat très bref, Phèdre rentre dans le ton tragique). Sinon, renoncez à ce rôle ; il est trop difficile pour vous.

Encore une remarque avant de quitter Phèdre agonisante.

Que Racine ait donné à son héroïne la conscience de sa faute, et disons s'il vous plaît : du péché, il va sans dire ; mais gardez de l'incliner trop du côté de la repentance (les « remords » dont elle parle en sont loin) et de la christianiser à plaisir. Ce qu'elle regrette, ce n'est point tant sa passion funeste, que de ne l'avoir pas assouvie ; et rien ne mériterait mieux d'indigner les âmes pieuses. De même qu'elle espérait encore de le pouvoir, en dépit de tous les refus, elle laisse, dans une plainte avant-dernière, échapper le secret de son âme payenne obsédée, plus « déchirée » que ne le sera le corps de sa victime :

« Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit. »

Oreste parlait déjà, dans le même sens, du « fruit du crime ». Car, s'il est dur de se sentir damné, comme le sont et sentent qu'ils le sont ces douloureux prédestinés, pour eux il est dur surtout de l'être sans avoir pu du moins goûter au crime, sans l'avoir savouré qu'en pensée. Je ne sais, avec le monologue du Prométhée de Goethe, rien de plus impie que les vers que Racine, presque au début de sa carrière, prête à Oreste, dont la plainte de Phèdre semble comme un lointain écho affaibli :

« Que veux-tu ? Mais, s'il faut ne te rien déguiser, Mon innocence enfin commence à me peser. Je ne sais de tout temps quelle injustice L'oppression Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence. De quelque part sur moi que je tourne Les yeux, Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux. Méritons leur courroux, justifions leur chaîne, Et que le fruit du crime en précède la peine. »

Sans doute Racine est pieux ; mais son génie tragique est impie ; et c'est là, peut-être, la majeure raison, sitôt après Phèdre, de son silence. Il importait, pour nous, qu'avant de se taire, il ait su, dans Phèdre, mener son art à la perfection.

André GIDE.

(1) Voir Figaro Littéraire des 26, 28, 30 juillet et 4 août.

## DE JOUR EN JOUR

### A l'Académie Française

Train normal du Dictionnaire ce dernier jeudi. Mais il y avait huit académiciens présents autour de M. Georges Duhamel, ce qui est une fort belle affluence pour un jeudi d'été et témoigne d'un sérieux et d'une constance appréciable dans la fonction de régence de la langue française.

Le parcours a mené ces messieurs d'« angouïse » à « anguleux ».

Ils ont supprimé « anguillade » (correction donnée avec une peau d'anguille — se trouve, paraît-il, dans Rabelais) et ajouté « anguilleure », petit vers.

En ce qui concerne le mot « angora », ils ont légiféré ainsi : angora prendra la marque du pluriel quand il sera substantif (de beaux angoras) et il ne le prendra pas quand il sera adjectif (de beaux chats angora). Nous croyons que cet arrêté répond assez bien à la grammaire élémentaire.

Maurice Donnay est maintenant à la campagne. Sa santé qu'il avait inspiré des inquiétudes n'est pas mauvaise.

### Le prochain « Pierre Benoit »

L'un de nos confrères de Brive-la-Gaillarde a rencontré dans les rues de sa ville M. Pierre Benoit et, par ce secours, nous tenons d'intéressants secrets. D'abord que « Lunegarde », le roman tout fraîchement paru de M. Pierre Benoit, va probablement être porté à l'écran.

« Quant à mon œuvre prochaine, si je ne puis vous donner des précisions sur son contenu — une histoire vraie... dont je n'ai point choisi le lieu — je puis vous en indiquer le titre... »

Pour la première fois depuis que j'écris, ce titre sera une phrase et, qui mieux est, une phrase empruntée à un vers de « Britannicus », dans lequel Racine fait dire à Narcisse : « Seigneur, j'ai tout prévu... ».

La clameur nationale réclame pourtant l'héroïne en A. Sur ce dernier point, toute novation serait regrettable.

Notre confrère briviste recueille aussi et commente un autre secret :

« Sachez que, dès le début de ma carrière, j'ai pris la décision de n'écrire qu'un seul roman par an et de limiter à cela ma production littéraire... Je me suis tenu cette promesse faite à moi-même et je continue. »

Pierre Benoit est un sage. Il s'est souvent à bon escient qu'on ne gagne rien à forcer son talent, et n'a jamais eu d'autre ambition que de faire bien, ce qu'il fait.

Combien à sa place eussent résisté à l'appel de l'or qu'apporte avec lui le succès ?

En ne se répandant point en écrits éphémères, Pierre Benoit a bâti une des œuvres les plus abondantes de la littérature moderne française.



### Ça et là

M. Jean Cocteau se consacre au cinéma : il s'occupe de deux films, écrit le dialogue de l'un et compose scénario et dialogue de l'autre. « Il faut que je gagne ma vie » dit-il — ce qui n'est pas aimable pour son théâtre.

M. Jean-Paul Sartre passe au théâtre : sa pièce « Les mouches » serait maintenant entre les mains de Dullin.

Nous avons publié de M. Borneque une étude sur un portrait présumé de Corneille. Dans l'une de nos éditions, une erreur d'atelier a donné à la reproduction de ce portrait cette légende : « Pierre Corneille d'après Labrun ». L'art de cette peinture ainsi que les clartés du texte auront permis à nos lecteurs de rectifier.

### LES TRAVAUX DES ECRIVAINS

On annonce Pierrot mon ami, le nouveau livre de Raymond Queneau.

Robert Desnos publie des poèmes sous le titre Fortunes.

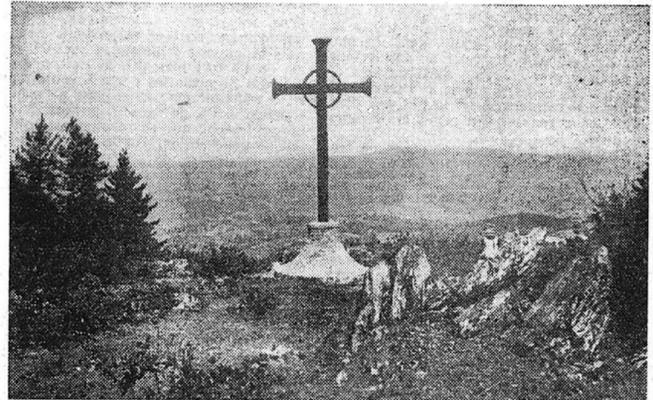
Albert Jean donne dans la collection « Les romans romanesques » Belles du Sud dont l'action se déroule en Floride.

Va paraître, de Pierre Lafue L'assassinat du duc de Guise.

Au rayon des romans policiers : Le revenant du terre-Feillet par André Reuze. Thème : le fantôme a-t-il tué ? A-t-on tué le fantôme ?

## Lamartine et ses vers "A la Croix"

par Henri GUILLEMIN



Une croix de campagne dans le Lyonnais (photographie extraite de l'ouvrage du Père Guillaume de Jerphanion, « Les croix de La jarosse ») (P. W. 6029).

DANS les Poésies Inédites, Valentine de Lamartine publia, sous le titre « A la Croix », trois strophes de son oncle, fort belles et non datées. On prétend aujourd'hui communément assigner ces vers à la vieillesse du poète. Dans ses *Morceaux choisis de Lamartine*, M. Levaillant reproduit ces strophes en leur donnant place dans son chapitre consacré aux dernières années du grand homme ; et, plus nettement encore, l'abbé Grillet prend appui sur ce texte pour démontrer, selon M. Victor Giraud (R. O. M., 15-7-1931), qu'« à partir de 1854... Lamartine revenait peu à peu aux idées et aux pratiques chrétiennes de son enfance » ; et c'est le temps, déclare l'abbé Grillet, où il [Lamartine] libère son âme dans les vers pathétiques de cette belle pièce *A la Croix*, une des dernières qu'il ait écrites » (*La Bible dans Lamartine*, Lyon, 1938, p. 270).

Rien ne permet cependant, pas même le plus minime indice, d'attribuer ainsi ces trente vers au Lamartine des derniers temps. Le vieux poète demeurait inflexible dans cet « éloignement respectueux » où il s'était établi, dès la fin de 1832, à l'égard du catholicisme. Les textes de sa main, jusqu'à ce qu'il cessât d'écrire, sont suffisamment explicites sur ce point. Et l'on aurait pu considérer en outre que Valentine s'était efforcée, en préparant l'édition des *Poésies Inédites*, d'établir de son mieux un classement chronologique. Après les « Tragédies et Poèmes », elle avait groupé les « Poésies diverses », en commençant par des vers de 1819 pour finir par les impromptus du déclin. Les strophes *A la Croix* prennent place parmi les pièces contemporaines des *Harmonies* ; les pièces VIII et XIII sont datées de 1828 ; *A la Croix* porte le numéro XI et les vers immédiatement précédents (« Fuyons, mon âme, au fond des solitudes... ») figurent en manuscrit sur l'album 10 du fonds Lamartine à la Bibliothèque Nationale, album où se lit l'*Harmonie* intitulée *Paysage* ; le *golfe de Gènes* et qui est datée du 1er août 1826. Valentine estimait donc, semble-t-il, que les vers *A la Croix* remontaient à une époque voisine de 1830.

L'examen du manuscrit, conservé à Saint-Point, va nous apporter quelques clartés supplémentaires. Trois hautes pages de beau papier. Aucune date. Le titre est bien : « *A la Croix* ». La première strophe est conforme en tous points au texte imprimé. La deuxième strophe se présente d'abord sous la forme suivante :

Je fus homme, insecte éphémère, Pétri de faiblesse et d'orgueil, Pécheur dès le sein de ma mère Et chancelant jusqu'au cercueil ; Entre la lumière et le doute Perdant et retrouvant ma route, Fidèle hier, faiblissant aujourd'hui, Comme le disciple au prétoire, A son maître honteux de croire, Puis disant : mourons avec lui !

Toute cette strophe a été biffée par Lamartine, de deux traits en x ; elle est écrite au-dessous, et, cette fois, dans son état définitif. Pour la troisième strophe,

les tâtonnements sont plus nombreux ; ceci d'abord :

Mais mon âme en vain prisonnière De sa corruptibilité Sentait au moins sous sa poussière Un levain d'immortalité.

Ces quatre vers sont biffés ; au-dessous :

Mais ma pensée, honteux mélange De splendeur et d'obscurité, N'étouffa jamais dans la fange Son levain d'immortalité. Je ne sais quel instinct céleste, Dernière étincelle qui reste Quand la vertu s'éteint en nous, Se rallumait sous mes pensées Comme ces insensés Dont une au moins attend l'époux.

De nouveau, toute la strophe est barrée et Lamartine recommence. Ce qu'il écrit alors est conforme à ce que nous ont révélé les *Poésies Inédites*. Mais voici qu'apparaissent dans la marge des notes jetées pour la suite ; un canevas en prose : « Et des monuments humains les plus beaux je préférerais mon humble croix, car je disais : la grandeur n'est pas dans la masse, elle est dans la pensée. Celle-ci est divine. Elle prouve que l'homme est plus grand que la pierre. Et j'aimais le chant des églises, la foudre des cloches. Soir à la prière. Ami de la solitude. Et si je voyais une croix sur les faltes d'une cité, je m'élevais avec elle. Si j'en rencontrais une dans un chemin, je m'y assérais et je pensais : ici un homme est mort pour nous. De cet arbre est descendue la liberté. La coupe de Socrate est moins auguste, insensé, que faites-vous ? Je m'en lave les mains. Les foules vous marqueront du doigt. Ils diront : c'est eux qui ont effacé cette inscription divine, cette consécration de la terre à Dieu. C'est eux qui ont brisé cette colonne de la civilisation. Que leur folle retombe sur eux ; la terre les maudit et ils se sont jugés eux-mêmes. »

Une quatrième strophe s'amorçait, hésitante. Mais Lamartine ne l'acheva point. Nous en savons assez pour conclure. Manifestement il s'agit ici d'une protestation du poète contre les briseurs de croix. C'est au lendemain de la Révolution de Juillet qu'une vaste fauchaison de croix se produisit à travers toute la France. Lamartine, qui avait écrit l'*Hymne au Christ* au printemps de 1829, sentait son cœur saigner devant tant d'aveugles fureurs. Il s'est jeté sur sa plume. Il veut crier son indignation, affirmer au moins qu'il réprouve ce crime, qu'il n'est pas du parti de ces forcenés. Remarquons qu'il s'adresse au ciel, et non à ses contemporains. Il supplie le Seigneur seulement de constater sa propre innocence. Etait-il donc déterminé à ne pas livrer au public ces vers qu'il ne destinait qu'à Dieu seul, et le monde ne les devait-il connaître que posthumes ? ( « Du siècle où ma cendre repose... »). Ne dirait-on point que le poète les réserve pour l'heure du Grand Jugement ? ( « Quand tu viendras sur les nuages... » )

(Voir la suite en page 4)

## PEINTRES DE L'ETE



En bateau sur le lac du Bois de Boulogne, par Berthe Morisot.